



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2008

Véronique Gazeau, Pierre Bauduin, Yves Modéran
(dir.), *Identité et ethnicité. Concepts, débats
historiographiques, exemples (IIIe-XIIe siècles)*

Agnès Graceffa



OpenEdition
Journals

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/11544>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Agnès Graceffa, « Véronique Gazeau, Pierre Bauduin, Yves Modéran (dir.), *Identité et ethnicité. Concepts, débats historiographiques, exemples (IIIe-XIIe siècles)* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2008, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11544>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Véronique Gazeau, Pierre Bauduin, Yves Modéran (dir.), *Identité et ethnicité. Concepts, débats historiographiques, exemples (IIIe-XIIe siècles)*

Agnès Graceffa

RÉFÉRENCE

Véronique Gazeau, Pierre Bauduin, Yves Modéran (dir.), *Identité et ethnicité. Concepts, débats historiographiques, exemples (IIIe-XIIe siècles)*, Caen, Table ronde du Centre de Recherches Archéologiques et Historiques Médiévales 3, 2008, 264p.
ISBN 978-2-902685-36-3

- 1 À la suite d'une présentation de Véronique Gazeau et d'une introduction synthétique proposée par Pierre Bauduin, dix spécialistes européens, historiens, philologues et archéologues, réinvestissent la question de l'ethnicité du III^e au XII^e siècle, à l'intérieur d'une aire géographique et culturelle très large (de l'Afrique du Nord à l'Islande). Au-delà de la connaissance des processus migratoires ou des conditions d'identification des nouveaux venus, il s'agit de comprendre le fonctionnement de l'acculturation (ou ethnogenèse), et comment celle-ci produit de l'identité et de l'ethnicité. Ces deux notions ne forment pas des données immuables, mais se caractérisent au contraire par leur dimension fondamentalement fluide et ouverte. Leur approche doit donc toujours être historicisée : l'identité ethnique résulte d'un « processus de construction (et de reconstruction) par lequel les individus et les groupes s'identifient eux-mêmes par rapport aux autres dans des contextes spécifiques » (P. Bauduin, p.7).

- 2 Ce constat est renforcé par le rappel des débats historiographiques antérieurs, et l'impact, en la matière, de l'enjeu national et du mythe nationaliste. À l'inverse, les travaux de Wenskus et à sa suite, de ceux de l'École de Vienne, apparaissent fondateurs de l'approche actuelle. Grâce à d'autres recherches, notamment anglaises, celle-ci peut désormais se définir ainsi : l'ethnogenèse ne forme pas un modèle fermé mais permet l'élaboration de typologies. Langue, armes, habillement, techniques, ne constituent plus des marqueurs de l'identité ethnique mais participent à des stratégies de distinction et les révèlent. Les sources historiographiques antiques et altimédiévales, quant à elles, apparaissent davantage comme productrices d'identité, plutôt que garantes d'un passé dont elles auraient conservé la mémoire. Deux nouvelles pistes d'étude sont finalement énoncées : il faut d'une part réfléchir à l'existence « d'autres formes de groupements, sociaux ou professionnels, concurrents ou complémentaires de l'identité ethnique » (p. 20) ; de l'autre le dialogue entre historiens et archéologues doit permettre de préciser l'interaction constatée entre culture matérielle et mythes identitaires.
- 3 Les deux premières contributions, issues de chercheurs germanophones, sont essentiellement historiographiques : la première, celle de Walter Pohl, apporte un éclairage global et synthétique de la question alors que la seconde, celle de Jörg Jarnut, s'attache au cas lombard, dont il est lui-même spécialiste. Cette connaissance lui permet de souligner, depuis le lendemain de la seconde guerre mondiale, le mouvement de flux et de reflux qui caractérise l'intérêt des chercheurs européens (en grande majorité italiens et allemands). L'exemple lombard illustre de manière concrète les mutations historiographiques rappelées par W. Pohl, en premier lieu l'impact épistémologique de l'abandon du terme 'invasions germaniques' pour celui de 'transformation de l'Empire romain'. Le processus de construction identitaire apparaît comme un effort continu d'identification, conscient et inconscient. Il s'appuie sur des stratégies à la fois politiques et textuelles. Pour l'appréhender, les historiens doivent s'attacher à comprendre les rapports de l'identité avec le pouvoir politique d'une part, avec la production d'écrit de l'autre. Pour ces deux champs de recherches, deux positions historiographiques coexistent : dans le premier cas, l'approche est soit institutionnelle, soit fonctionnaliste ; dans le second, la critique historico-philologique traditionnelle est concurrencée depuis les années 70-80 par la posture postmoderniste qui insiste sur le statut fictionnel de tout texte. L'historien propose quant à lui une approche fonctionnelle de la notion d'identité, en rappelant l'impact de la tradition ethnographique romaine et en soulignant le poids du passé dans la construction identitaire. Selon lui, on ne peut dissocier existence des peuples, et discours. Et s'il n'existe pas de linéarité 'nationale' en matière d'ethnogenèse, cette réalité ne dénie pas pour autant l'importance politique des identités ethniques, qui constitue un héritage majeur du haut Moyen Âge.
- 4 L'évaluation du lien entre identité, mémoire et production de textes, est alors illustrée par plusieurs contributions, en premier lieu celle de Magali Coumert, consacrée au cas des Goths. À partir de l'analyse comparée de leurs récits d'origine, l'historienne remet en question la chronologie de leur construction identitaire. Ces textes se composeraient en fait presque intégralement d'éléments issus de l'historiographie antique : ils ne sont donc pas les témoins d'une ethnicité antérieure mais participent plutôt à la diffusion d'une nouvelle identité barbare, postérieure à leur mise par écrit. L'origine scandinave des Goths n'est, selon elle, attestée ni par l'archéologie, ni par la toponymie, qui illustre seulement une communauté linguistique. L'existence de traditions orales, transmises et garanties par un clan amale d'origine scandinave, est également remise en question. Les

descriptions antiques et tardo-antiques des Goths dépendent ainsi à la fois du schéma évhémériste alors dominant, et d'une conception géographique très imprécise de l'Europe, dans laquelle se décèle une confusion entre nord et est (espace baltique et danubien-mer noire). Les seuls éléments d'une ethnogenèse antérieure, transmis par la tradition orale barbare ou romaine, seraient finalement les noms de peuples.

- 5 L'évaluation de la conscience d'une identité ethnique chez les contemporains apparaît donc essentielle. Celle-ci est notamment possible par l'analyse du sens et de l'usage du terme central de *gens*, à laquelle s'attachent les articles de Céline Martin, d'Yves Modéran, et de Marie-Agnès Avenel. Le premier concerne le cas wisigoth, et met en lumière la dimension chrétienne de son acception : au VI^e siècle, le terme désigne soit une armée, soit un peuple « eschatologiquement situé ». Au siècle suivant, il prend une signification plus politique et tend à qualifier la communauté des sujets du roi, vivant dans les frontières du royaume, et plus particulièrement son élite. En cela, et en relativisant le rôle nominal des grands intellectuels wisigoths (Isidore de Séville), l'historienne montre que cette lente mutation sémantique confirme et stimule la formation progressive d'une identité collective, en relation avec un pouvoir central incarné par le roi et à travers une perception territoriale.
- 6 La présentation du cas maure/berbère par Yves Modéran, constitue une tentative originale de transposition de ce débat à un espace considéré comme marginal. L'historien dénonce d'une part le postulat d'une permanence ethnique ancestrale, que les migrations successives n'auraient jamais vraiment altérée : l'hypothèse de noyaux ancestraux imperméables à la romanisation, concentrés dans les montagnes, a été battue en brèche par la recherche archéologique, tout comme celle de migrations néo-berbères. Par contre, la permanence de communautés tribales instables, circulant le long du *limes*, apparaît plausible. D'autre part, la pluralité sémantique du terme maure/berbère renforce la confusion, mais joue paradoxalement en faveur d'un rapprochement avec le cas germanique. La mise en évidence du rôle des aristocraties maures ou romano-maures qui se substituent à l'État romain après 455, dans le cadre de l'émergence de royaumes, permet à l'historien de distinguer trois types d'ethnogenèse : la tribu assimilatrice, la confédération absorbante, ou le royaume unificateur. Les récits historiographiques postérieurs participent chacun de leur propre stratégie, sans que les éléments ethnographiques qui s'y trouvent ne fournissent véritablement la preuve d'une quelconque unité, et la supposée identité maure cache de fait une grande pluralité, qui reste difficile à appréhender.
- 7 Placée à la fin de l'ouvrage par souci chronologique, la contribution de Marie-Agnès Lucas-Avenel explore quant à elle le cas de la *gens Normannorum* dans l'Italie du Sud du XI^e siècle. Son analyse du terme *gens* s'appuie sur l'étude de trois chroniques normandes, appelées « ethniques » et consacrées à la période de la conquête. Elle montre une mutation sémantique liée à la naissance de la chevalerie, contexte dans lequel *gens* prend un sens militaire. L'opposition classique du terme avec celui de *populus* apparaît gommée : les deux mots désignent à la fois une communauté d'origine, une langue et un ensemble de traits psychologiques spécifiques, en premier lieu la force morale et physique déployées contre l'ennemi dans la bataille. Cette apparente unité ethnique cache en réalité une grande variété, ainsi que l'ont montré les travaux de Léon Robert Ménager. Les individus sont nommés « normands » car ils viennent principalement de la Normandie du début du XI^e siècle, et ce sont les chroniqueurs qui les dotent volontairement d'une origine commune antérieure : le nom de Normands sert finalement

de référence identitaire à tous les *transalpini*, par opposition aux populations indigènes. Elle fonctionne car elle est portée par une élite, sans doute réduite, mais consciente de son unité culturelle (l'auteur parle d'un « sentiment ethnique d'une communauté de mœurs », p. 264). Il en ressort deux conclusions : premièrement l'impact, pour penser l'ethnicité, du genre historiographique, inspiré notamment par le modèle franc ; deuxièmement l'individualisation progressive du récit par la mise en avant de quelques personnages-phares, ceux qui dirigent la *gens* et incarnent les nouvelles valeurs de la chevalerie.

- 8 L'apport de l'archéologie funéraire à la question de l'identification ethnique est illustré par les communications de Christian Pilet et de Dawn M. Hadley. Le premier se fonde sur l'analyse des résultats de plusieurs fouilles intégrales de nécropoles de Lyonnaise seconde (V-VII^e siècles). Celle-ci démontre d'une part des phénomènes locaux de redistribution géographique des populations, d'autre part l'arrivée de familles étrangères originaires de la région du Danube moyen. Ces dernières sont identifiables grâce à des marqueurs culturels présents sur le squelette (déformation volontaire du crâne) ou à un mobilier funéraire particulier, et leur spécificité par rapport aux populations indigènes est confirmée par l'anthropologie physique. Elles forment de petits groupes, que l'auteur assimile à des contingents barbares du fait de leur proximité avec les *castra*, dans un contexte régional de forte militarisation. Cette assurance dans l'analyse tranche avec les doutes exprimés par Dawn M. Hadley dans le cadre des installations scandinaves sur le sol anglais (fin IX^e-début X^e siècle). L'examen des pratiques et du mobilier montre une acculturation rapide. Les différences d'inhumation, constatées par l'archéologie, ne doivent pas être systématiquement interprétées comme les preuves d'une différence ethnique : elles peuvent indiquer une différenciation sociale ou hiérarchique, d'autant que la fonction commémorative de la tombe concerne moins un individu qu'une famille. Ces incertitudes rejoignent celles soulevées par l'historiographie récente quant à la question de l'influence danoise. L'auteur conclut donc à un faciès ethnique limité par rapport à des phénomènes d'acculturation qui témoignent de l'émergence d'une nouvelle identité anglo-scandinave. C'est par la prise en compte du contexte politique et social, et des stratégies familiales, que s'expliquent la localisation des tombes et le matériel funéraire.
- 9 Les contributions respectives d'Olivier Viron, consacrée au cas irlandais, et de Jean-Marie Maillefer, sur l'Islande médiévale, s'appuient toutes deux sur l'étude de textes spécifiques – production poétique pour le premier, sagas pour le second –, dans un champ chronologique un peu plus tardif (XII^e et XIII^e siècles). Une volonté similaire de reconstruction consciente et inconsciente du passé transparait, à travers des stratégies différentes dans lesquelles transparait fortement l'impact de l'Église. Le *Cogad Gaedhel re Gallaibh* présente ainsi le mythe d'une unité irlandaise ancestrale non-conforme avec une réalité altimédiévale dominée par l'appartenance tribale : le sentiment d'appartenance, inconnu des Irlandais avant l'arrivée des Vikings, et éventuellement produit de cet événement, est inventé et mis en scène par l'épopée. Il exalte ainsi la légende d'une origine commune déjà présente dans la poésie, et conforte une identité irlandaise essentiellement culturelle. La référence aux ancêtres participe également d'une justification de la hiérarchie sociale, dans le cadre du succès de deux critères : les qualités guerrières et la noblesse de la lignée. La retranscription du passé païen par les *Sagas* islandaises, quant à elle, semble, selon J.-M. Maillefer, peu détaillée et assez vague. Les rites sont stéréotypés et apparaissent dominés par la perspective de la conversion. Par de

nombreux exemples, l'auteur montre combien les derniers temps du paganisme sont peints comme une période de transition qui conforte la stratégie des rédacteurs : de rupture avec une culture ancestrale, la christianisation devient l'aboutissement d'un processus lent et conforme aux attentes des contemporains.

- 10 L'ouvrage propose ainsi un panorama très divers et stimulant. La pluralité des approches (historiographique, historique, philologique, archéologique) et l'absence de méthodologie commune fonctionne à la fois comme un atout et un handicap. Il en découle un enrichissement mutuel, notamment par la convocation heureuse de cas dits marginaux et rarement étudiés dans le cadre des débats sur l'ethnogenèse. Mais cette grande variété temporelle, spatiale, méthodologique rend la comparaison difficile et renforce l'impression de diversité au-delà du constat commun : d'une part le succès de la notion d'identité au haut Moyen Âge, dans un cadre toujours historicisé et le plus souvent combinée à une approche sociale, d'autre part les limites de celle d'ethnicité.